

Genèse 4: Caïn et Abel. Faute de paroles, il ne reste que la violence.  
Dimanche 25 septembre 2022. Temple de Reims. Xavier Langlois.

Genèse 4/1-16

L'homme connut Ève sa femme. Elle devint enceinte, enfanta Caïn et dit : « J'ai procréé un homme, avec le SEIGNEUR. » Elle enfanta encore son frère Abel.

Abel faisait paître les moutons, Caïn cultivait le sol. A la fin de la saison, Caïn apporta au SEIGNEUR une offrande de fruits de la terre ; Abel apporta lui aussi des prémices de ses bêtes et leur graisse. Le SEIGNEUR tourna son regard vers Abel et son offrande, mais il détourna son regard de Caïn et de son offrande.

Caïn en fut très irrité et son visage fut abattu. Le SEIGNEUR dit à Caïn : « Pourquoi t'irrites-tu ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas ? Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire. Mais toi, domine-le. »

Caïn parla à son frère Abel et, lorsqu'ils furent aux champs, Caïn attaqua son frère Abel et le tua. Le SEIGNEUR dit à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » – « Je ne sais, répondit-il. Suis-je le gardien de mon frère ? » – « Qu'as-tu fait ? reprit-il. La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi. Tu es maintenant maudit du sol qui a ouvert la bouche pour recueillir de ta main le sang de ton frère. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa force. Tu seras errant et vagabond sur la terre. »

Caïn dit au SEIGNEUR : « Ma faute est trop lourde à porter. Si tu me chasses aujourd'hui de l'étendue de ce sol, je serai caché à ta face, je serai errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera. » Le SEIGNEUR lui dit : « Eh bien ! Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois. » Le SEIGNEUR mit un signe sur Caïn pour que personne en le rencontrant ne le frappe. Caïn s'éloigna de la présence du SEIGNEUR et habita dans le pays de Nod à l'orient d'Éden.

## Prédication

Dans toutes les cultures, la moisson est une fête populaire et dans la Bible c'est même l'une des plus grandes fêtes : la fête de Pentecôte. Le temps de moisson s'articule sur une double reconnaissance. Temps de reconnaissance orienté vers le passé, pour le travail qui a pu être fait et qui maintenant porte du fruit. Temps de reconnaissance orienté vers l'avenir, qui est garanti ou pour le moins rendu possible par la récolte. Mais plus intensément, la fête des moissons rend grâce pour un travail humain dont le fruit est reconnu comme le signe de la bénédiction divine, la promesse que Dieu s'engage dans le labeur des hommes pour le rendre fécond. N'est-ce pas ce qu'il faut confesser en ce début d'année. A l'heure de la reprise de toutes nos activités, réaffirmer notre confiance au Dieu de Jésus-Christ qui nous bénit et qui donnera à notre travail de porter du fruit.

Action de grâce et anamnèse donc, dire merci et se souvenir, ne pas oublier le compagnonnage fidèle et discret du Seigneur, oui, car faute de quoi, la réalité se renferme sur elle-même, perd son horizon, sa joie et peut-être même passe-t-elle à côté de la bénédiction. Les mots sont trop forts ? Non, je ne le crois. J'en veux pour preuve le récit d'une fête des moissons qui a malheureusement très mal fini. Car c'est bien de cela dont il est question dans le mythe de Caïn et Abel. Dans ce monde rural, agriculteurs et éleveurs honorent la divinité pour le fruit de leur travail et le lui présentent avec reconnaissance.

Oui mais voilà, l'offrande ne va pas conduire à la prise de conscience de la bénédiction divine, mais au contraire, va déclencher un grand malheur, une grande violence qui va aboutir au meurtre.

De l'offrande au meurtre, il s'est passé quelque chose de grave que les faits traduisent dans ce présent mais qui remontent à beaucoup plus loin dans l'existence des personnages. Le malheur a donc une histoire qu'il faudra détricoter. Mais le malheur nous oblige aussi à nous poser de nouvelles questions, passant de l'émerveillement devant la bénédiction à la question de la responsabilité. Quand il y a malheur on cherche toujours des responsables ; si l'axiome peut se discuter, il sera difficile ici de l'éviter car c'est la question même du texte : Caïn, qu'as-tu fait, la voix du sang de ton frère crie du sol vers moi. Qu'as-tu fait ? Le malheur a une histoire, mais aussi des relais humains et donc des responsabilités à assumer. Histoire et responsabilités vont se conjuguer.

Aussi avant d'établir des responsabilités, et identifier leur nature, il nous faut remonter à la source de la violence. Et nous pourrions commencer par adresser quelques reproches à Dieu qui n'accueille pas les offrandes des deux frères de la même manière. A voire ! Mais avant de mentionner cette injustice éventuelle, il faut remonter à plus loin encore, jusque dans les entrailles d'Ève. A l'origine de ce malheur, il y a une délibération intérieure complètement arbitraire. Celle d'une femme qui pose de la distinction entre ses enfants. Que de mots pour accueillir ce premier enfant. Il est déclaré acquis du Seigneur lui-même, il est l'œuvre du Seigneur. D'ailleurs son nom est sceau de ce privilège. Caïn, celui qui acquiert, qui crée, qui procrée. Son nom est comme une confession de foi et un programme. Il est le bien du Seigneur, celui qui va créer. Caïn, qui sera agriculteur, le possesseur de la terre, de la richesse et de la sécurité. Et puis un autre fils arrive : Abel. Le souffle, la vapeur, l'inconsistance. Vanité, des vanités tout est vanité, dit l'ecclésiaste. Le mot que l'on traduit par vanité, est celui de Abel. Sa vocation sera celle du berger. Une vocation souvent présentée dans la Bible comme difficile. Le berger est celui qui s'expose aux intempéries et aux menaces des bêtes fauves. C'est le berger qui donne sa vie pour les brebis, qui risque sa vie pour leur salut, et non l'agriculteur. Deux noms pour deux enfants qui n'arrivent pas neutres dans la vie. Des paroles les précèdent pour le meilleur ou pour le pire et qui ne sont certainement pas neutres dans la gestation de cette violence.

Du coup, nous serions tentés de lire la suite du récit, l'histoire des deux offrandes l'une reçue l'autre écartée, comme un rééquilibrage divin. Dieu qui rétablit la justice entre celui qui a tout et celui qui prend le reste, entre celui qui est honoré et celui qui est nommé l'inconsistant. Comment pourrions-nous regretter que pour une fois, le mal-aimé ait un privilège ? Cette réponse est séduisante mais relève davantage de la tentation que de la solution. La tentation de troquer la justice divine dont le diapason est la parabole du fils prodigue que le père accueille en égalité avec le frère aîné, une justice divine qui nous dit que dans la maison du Père il a de la place pour tous, en une justice humaine qui ne peut se départir de l'idée qu'en toutes circonstances un coupable doit payer, que des têtes doivent tomber pour que la justice ait un sens. Dieu ne choisit pas un fils contre un autre, Israël contre la nation, l'église comme le monde. Penser que pour faire grâce à l'un il faudrait disqualifier l'autre reviendrait à vouloir ôter au Seigneur le pouvoir de sa grâce.

Reste que dans le texte, une offrande est acceptée et pas l'autre. Comment l'expliquer alors si Dieu reste juste dans son choix ? Certains ont remarqué qu'un qualificatif distinguait ces offrandes : tandis que Abel offre ses premiers nés, Caïn ne présente qu'une part indéterminée de sa récolte. Abel offre la première part de son bien. Avant de profiter du fruit de son travail, il honore Dieu. Une offrande des premiers nés qui témoigne de

l'absolu de Dieu dans sa vie. Plus tard, quand Israël fêtera la libération de l'esclavage en célébrant la Pâques, il confessera lui aussi l'absolu de Dieu sur son existence en lui consacrant symboliquement ses premiers nés. Offrir à Dieu le premier fruit de son travail, serait donc véritablement confesser que tout vient de Dieu. Voilà l'offrande véritable contre l'offrande indéterminée de Caïn.

Je vous laisse apprécier cette explication qui est séduisante parce qu'elle rend compte de ce que nous aurions pu considérer comme un arbitraire divin. Elle nous rassure en nous disant qu'il y a bien une logique dans le choix divin. Mais cette explication demeure dangereuse, parce qu'elle pourrait involontairement justifier la violence : devant un sentiment de rejet ou d'échec, la haine prendrait naturellement place. Or, pour barrer la route à cette trajectoire, il est bon de rappeler que si l'offrande de Caïn n'a pas été reçue favorablement, sa personne n'a pas été rejetée par le Seigneur. Ce que semble comprendre Caïn qui s'en retourne, irrité, l'air abattu, littéralement la tête tournée vers le bas. Son physique trahit sa psychologie et décrit un homme réduit à sa déception, anéanti par une déception. Alors que, si je comprends le caractère décevant de la mise à l'écart, il ne s'agit pas d'un désaveu. Jusqu'au bout Caïn sera poursuivi par la grâce du Seigneur. Même après son crime, il sera marqué d'un signe, d'un sceau qui le protège. En protégeant sa vie, le Seigneur promet à Caïn qu'il a quelque chose à vivre, que pour lui, tout ne s'épuise pas dans son crime, qu'il y a une rédemption possible.

Et de la rédemption possible il y en a dès avant cette fin tragique. Si Caïn est accablé par la tristesse et la colère et si la colère est toujours mauvaise conseillère, le Seigneur l'appelle à la liberté et à la responsabilité. *Si tu agis bien tu te relèveras !* Caïn peut se relever, il peut encore agir et vivre selon Dieu, c'est une promesse. Une promesse inscrite d'ailleurs sur ce visage abattu, dont la description disent les exégètes peut aussi s'appliquer à la position de celui qui est prosterné. Cette ambiguïté donne encore plus de relief à la parole du Seigneur, car elle évoque la possibilité qu'un abattement puisse devenir prière, qu'une tristesse puisse devenir enfin l'offrande agréée par le Seigneur. *Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé : O Dieu ! tu ne dédaignes pas un cœur brisé et contrit*, Ps 51/17. Faire d'un abattement une offrande, c'est tout simplement, par la foi, la confier au Seigneur pour qu'il en fasse quelque chose d'autre. Agis bien, l'exhorte le Seigneur, ce bien agir est peut-être l'acte d'offrir à Dieu cette mauvaise part, cette colère, cette tristesse. Ce qui est abattu est toujours le lieu d'une édification nouvelle.

Ma tristesse peut devenir une prière et, dans la grâce de Dieu, un recommencement. Il nous faut le retenir, mais en remarquant que cette promesse de recommencement se dit dans une invitation à l'action. Caïn doit agir, s'il agit bien, il relèvera son visage, il se relèvera entièrement ! L'exhortation équivaut à un appel à la liberté et à la responsabilité. Dieu rappelle à Caïn qu'en dépit de sa tristesse, il demeure un homme libre, liberté dont le signe est justement cette responsabilité. Ou plus exactement, dit le texte, c'est en agissant qu'il se découvrira libéré de sa tristesse. Propos forts qui rappellent ceux que disait Levinas, philosophe juif, qui bouleversait ainsi un ordre communément admis en philosophie, en affirmant que ce n'est pas la liberté qui fonde la responsabilité mais la responsabilité qui fonde la liberté. « *Je suis responsable avant d'être libre, et non parce que je suis libre* » disait-il. C'est une parole importante je crois qui nous dit que nous n'avons de perception naturelle de la liberté, mais que nous la découvrons en faisant corps avec nos actes comme le disait Ricœur. La liberté c'est ce qui se découvre dans le creux de la responsabilité. C'est dans la possibilité d'agir, que l'avenir est révélé comme une autre possibilité toujours ouverte. L'évangile ne dit pas autre chose. Quand Jésus dit à l'un *viens et suis-moi*, ou à l'autre *va et vends tout ce que tu as*, il révèle aux hommes qu'une liberté évangélique est à découvrir dans l'exercice d'une responsabilité

évangélique. C'est en suivant que le disciple se découvre disciple, qu'il découvre la force transformatrice de l'appel. L'appel est en soi une parole qui nous transforme. Agis bien Caïn, sois responsable et tu relèveras la tête, tu sortiras de la torpeur.

Oui mais voilà, pour être responsable de ses actes encore faut-il se tenir au milieu des autres, encore faut-il pouvoir se tenir au milieu des autres. Lorsque Emmanuel Kant expose sa grande définition de la responsabilité et de l'éthique : « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen.* » Il nous dit que l'humain n'est pas un moyen mais une fin, que la finalité de toute action doit être d'agir pour le bien de tout être humain. Mais encore faut-il que quelqu'un soit là pour que je puisse agir. Quand Levinas rappelle que l'éthique c'est être responsable à l'égard d'autrui, il ajoute « *autrui est d'abord un visage* ».

Et où est-il ce visage pour que Caïn puisse être responsable et bien agir ? Et bien justement il n'y en a pas, ou plus exactement un visage se dérobe. L'exégèse rabbinique a beaucoup discuté sur le début du verset 8 « *Caïn parla à son frère...* » et a surtout noté l'absence de réponse. Une absence que l'on a du mal à repérer dans beaucoup de traductions, pas la TOB, on écrit que Caïn dit à Abel *allons dans les champs*. Ça n'est pas le texte. Le texte oppose à une volonté de parole, de dialogue, un silence, un refus, un retrait. Et ce rabbin dont j'ai oublié le nom, de dire avec force que c'est le refus du dialogue qui abandonne l'autre à la violence et le prive de la possibilité d'être responsable. La responsabilité n'est pas un concept, mais un visage. Pour que je puisse être responsable et donc penser mes actes, il faut que quelqu'un s'adresse à moi.

Alors quand Caïn répond « *je ne sais pas* » à Dieu qui lui demande « *où est ton frère ?* », sans vouloir aucunement justifier le crime, évidemment, on peut se dire qu'il y a une part de vérité dans cette réponse. Où était ce frère lorsqu'il fallait entrer en dialogue ... il se défaussait, il n'assumait pas ses responsabilités. A Abel aussi on pourrait demander : qu'as-tu fait de ton frère ?

Vous voyez, l'offrande des moissons n'a pas abouti à la bénédiction, car les hommes ne se sont pas sentis co-responsables les uns des autres. C'est aussi simple que cela. *Tout royaume divisé contre lui-même court à sa ruine*, disait Jésus (Mc 3/24). L'église n'échappe pas à la règle, et si le contraire de la division c'est l'unité, et bien cette unité qui peut être doctrinale, affective, elle nous est ici présentée sous l'angle de la coresponsabilité. Non pas être responsables d'une même mission chacun dans son coin et dans son isolement, mais pour porter cette mission se sentir responsables les uns des autres.

Si la violence naît du silence dit finalement ce texte, la parole partagée nous lie, nous fait grandir et nous ouvre à l'efficacité de la bénédiction.

Amen